

« Cacher cette perruque que je ne saurais voir. » La médiatisation du genre à la fin des années 1990 par Guillaume Dustan, énarque, homosexuel séropositif et fils de psychanalyste.

Présenté sous le titre *Le genre dans l'espace médiatique français à la fin des années 1990 : le « cas » Guillaume Dustan* au colloque **“Le genre : quel défi pour la psychiatrie ? Biologie et société dans les classifications et la clinique”** à la **Faculté de médecine, Paris-Descartes, les 3 et 4 décembre 2013.**

Jusqu'à sa mort en 2005, Guillaume Dustan, ex-énarque entré en littérature après avoir été contaminé par le SIDA, fait beaucoup parler de lui. Ses premiers écrits, un cycle de trois romans qu'il qualifie d'« autobiopornographiques », dépeignent le quotidien de jeunes homosexuels sur fond de musique house, d'ectasy, et de SM. Prix de Flore en 1999 pour son roman-essai *Nicolas Pages*, Guillaume Dustan prétend ensuite ériger l'expérience auto-fictionnelle gay en un véritable programme social et politique dont il décline les propositions phares dans *Génie Divin* et *LXIR*. Il développe aussi une activité d'éditeur, créant une collection, *Le Rayon Gay*, consacrée aux littératures LGBT aux Editions Balland. Face à la réticence des libraires, cette collection écourtera son nom en *Le Rayon* et s'arrêtera en 2003, deux ans avant la mort de son fondateur. Personnage ultra-médiatique, Guillaume Dustan apparaît régulièrement sur les plateaux de télévision les plus *trash*, affublé de diverses perruques –jaune, violette, à paillette, campant un personnage *queer* plus ridicule que flamboyant. Ses prises de positions favorables au *bare-backing* (relation sexuelle sans préservatif) lui valent d'être vivement critiqué par le mouvement *Act-up*. Ses provocations outrancières dans les émissions de Thierry Ardisson finissent par éclipser le caractère politique et intellectuel de sa production littéraire.

Immédiatement après sa mort, Dustan semble bel et bien avoir été remisé au placard des imposteurs affamés de gloire et de reconnaissance. Pourtant, il continue de hanter la scène littéraire, apparaissant sous ses propres traits dans *Guillaume Dustan* de Frédéric Huet, récit d'une relation amoureuse, ou personnifié de manière fictionnelle dans *La meilleure part des hommes*, roman de Tristan Garcia qui retrace l'évolution intellectuelle et militante d'ex-gauchistes confrontés au SIDA. En mai 2013, les éditions POL rééditent ses trois premiers ouvrages sous la forme d'une anthologie intitulée sobrement *Œuvres I*. Par-delà un jugement sur la valeur littéraire éventuelle des écrits de Guillaume Dustan (qu'il ne nous appartient pas de juger), il nous semble que la réapparition de ce trublion dans le paysage intellectuel français mérite qu'on s'y attarde pour poser un regard rétrospectif sur les discours concernant le genre dans les médias français ces vingt dernières années.

A travers une personnalité publique discutée et un genre littéraire contesté –l'auto-fiction- Guillaume Dustan a tenté de faire coïncider ses pratiques sexuelles avec un projet humaniste révolutionnant les manières de penser le corps, le couple, la famille et l'identité individuelle. Loin de n'être représentatif que d'une forme d'opportunisme littéraire, le discours militant de Dustan sur le genre est avant tout un enjeu générationnel qui doit être saisi à travers les nombreuses références faites par l'auteur à une certaine culture populaire mondialisée. La mise en lumière de l'articulation entre son discours militant et son double ethos d'intellectuel et de monstre de foire télévisuel permet alors de mieux comprendre les raisons de son échec.

Le discours sur le genre par Guillaume Dustan : un enjeu générationnel.

A l'origine du militantisme : un traumatisme.

La condamnation du père.

Au départ, le titre de cette intervention devait être « Cacher cette perruque que je ne saurais voir. » La médiatisation du genre à la fin des années 1990 par Guillaume Dustan, écrivain trash, énarque, homosexuel séropositif et fils de psychanalyste. Puisqu'il faut parfois faire court et que l'enjeu de ce colloque est bien de faire le lien entre psychiatrie et genre, j'ai supprimé la perruque et j'ai volontairement psychiatrisé Guillaume Dustan. Réduire Dustan à un cas : beaucoup l'ont fait. Des critiques littéraires, des journalistes, des téléspectateurs. Dustan a fait et continue de faire débat. Récemment, une série de colloques intitulée « Légèrer Dustan » a ainsi été organisée par des psychanalystes lacaniens, entre La Ciotat et Paris. S'interroger sur le « cas » Dustan, c'est avant tout réfléchir sur la manière dont on construisait le discours sur le genre avant le mariage pour tous et sur les modes de légitimation alors employés.

Caractérisés par une unité thématique et avançons-nous géographique (les déambulations d'un jeune parisien gay dans le Marais), les romans *Dans Ma Chambre*, *Je Sors ce soir* et *Plus Fort que Moi*, publiés entre 1996 et 1998, consacrent Guillaume Dustan comme un écrivain novateur pour plusieurs raisons. Il y a d'abord un style Dustan : simple, proche du « parlé », elliptique, souvent argotique, et très clinique dans la description des étreintes physiques. L'auteur ne cache pas avoir été fortement influencé par les romans de Bret Easton Ellis qu'il aura le plaisir d'interviewer pour une émission diffusée sur *Pink TV* le 4 avril 2000. Dustan affirme avoir souhaité transcrire son expérience singulière -celle d'un jeune gay, issu d'une famille bourgeoise, élève brillant devenu énarque – dans des termes évocateurs à toute une génération, celle des *rave parties* et de la culture *MTV*. Par conséquent, si les récits de Dustan et plus tard son programme politique sur le genre sont exemplaires d'un mode de vie représentatif d'une communauté, les hommes gays du Marais, Dustan affirme cependant qu'ils reflètent les aspirations de toute une génération.

Pour l'auteur, sa production littéraire ne se contente pas de légitimer et déstigmatiser l'existence d'une sexualité singulière. En révélant au grand jour un mode de vie en manque de visibilité, elle vient aussi combler son manque de représentativité dans la littérature française. Si *Dans ma chambre*, *Je sors ce soir* et *Plus fort que moi* s'adressent avant tout à « un autre soi-même », les jeunes gays qui partagent les attentes et craintes de Dustan (concernant la mode, le sexe et le VIH), les ouvrages qui suivent la publication de *Nicolas Pages*, prix de Flore en 1999, témoignent du désir de l'auteur d'élargir son lectorat. L'entreprise de légitimation de Dustan est, de par les moyens employés et les buts poursuivis, ambivalente. Se faisant le porte-parole de la « jeune génération », toutes classes sociales ou ethniques confondues, Dustan emploie un parler-jeune dans ses romans tout en continuant à mener de front une activité d'intellectuel plus classique (un article dans *Les Cahiers du Radicalisme*¹, des colloques) qui s'adresse paradoxalement à l'élite qu'il fustige. Pourquoi ?

Les écrits de Dustan sont hantés par la présence du Père qui épitomise tout ce que le fils rejette et dénonce : l'hypocrisie et la bienséance étouffantes de la bourgeoisie, le pouvoir inique du patriarcat, le snobisme intellectuel des élites, le racisme et l'homophobie. Ce qui affecte Dustan, c'est moins les effets du VIH que le manque de reconnaissance paternelle. Un père qu'il compare au soleil dans l'introduction de *Plus fort que moi*, un astre qui entretient la vie quand il daigne darder ses rayons sur Dustan, né William Barranes. Un père qui a le pouvoir de donner la mort quand il retire son affection et sa chaleur : « En vacances en Corse (j'avais 5 ans), j'ai traité de chien le voisin avec qui on jouait. Maman m'a disputé. Je regardais les maillots de bain des hommes. Celui de mon père. Mon père était le soleil. Il n'a pas voulu de ça. Il s'est détourné de moi. Il m'a laissé. Je suis resté seul, en cendres, froid, mort. »²

¹ *Les Cahiers du Radicalisme*. Reproduit dans *Génie Divin*, page 21.

² Dustan, Guillaume, *Plus fort que moi*. Paris : P.O.L., 1998, page 5.

Pour Guillaume Dustan, la lutte contre la discrimination se nourrit d'abord de souvenirs qui associent l'expérience personnelle de l'homophobie à un premier lieu de condamnation : la famille. Dans l'introduction de *Plus Fort que Moi*, Dustan décrit, nombreux exemples d'interdiction à l'appui, l'horreur d'un père qui tente de juguler les activités ou les goûts, chez son fils, qui traduisent un excès de « sensiblerie » : le tricotage, enfant, et plus tard, la littérature. Dustan écrit ainsi : « J'ai obéi quand il m'a interdit de continuer l'écharpe marron que j'avais commencé à tricoter pour ma mère (je devais avoir dix ou douze ans). Je me suis incliné quand il s'est opposé à l'un après l'autre à chacun de mes projets qui m'auraient fait grandir. Je ne suis pas passé outre. Je ne pouvais pas supporter qu'il me désapprouve. »³

Masculinité, paternité, sexualité...

Le père de Guillaume Dustan, Jean-José Barranes, est un scientifique bardé de distinctions : il est membre titulaire honoraire de la Société psychanalytique de Paris, ancien professeur associé des Universités (Paris V), médecin directeur de l'hôpital de jour pour adolescents du centre Étienne-Marcel à Paris pendant plus de vingt ans. Il est également peintre. Pour Guillaume, ce père symbolise aussi une masculinité qui lui ferait, à lui, jeune homme homosexuel, cruellement défaut. Elle est associée à un pouvoir qui s'exerce dans la sphère sociale, sur le terrain professionnel et se transmet de père en fils. L'homosexualité de Guillaume Dustan et son entrée fracassante sur la scène littéraire après un brillant parcours d'énarque constituent un double désaveu pour le père : « Mon père était le soleil, le plus fort. Il aurait voulu être le meilleur. Comme son propre père avant lui. Comme moi après. Il était doué pour la peinture. Il a fait médecine. Un truc classique, bourgeois, valorisant. Comme moi après (...) Mon père était bel homme, toujours parfaitement habillé, sans extravagance aucune, sans humour, sans amis. Il se prenait pour la Loi. Il exerçait son pouvoir. Il refusait. Je voulais tellement qu'il m'aime. Mais c'était impossible. »⁴

Le « lien social » éprouvé par l'homosexualité ?

La condamnation du père se cristallise autour de l'incapacité du fils homosexuel à « tisser du lien social. » Derrière cette expression, on peut facilement envisager une critique de l'individualité hédoniste de Guillaume qui, ne pensant qu'à s'amuser, ne songe pas à fonder une famille. On peut aussi y lire un rejet de l'homosexualité en tant qu'orientation sexuelle qui remet en cause la perpétuation de l'espèce et plus précisément la constitution d'un noyau familial pensé et conçu comme hétéro-centré. Alors que la famille est réunie autour d'un enregistrement d'une émission télévisuelle à laquelle a participé Guillaume, en sa qualité d'écrivain homosexuel libertaire qui consomme de la drogue, fils et père s'affrontent : « Papa était recroquevillé sur son siège avec un regard en biais, un regard de loin. J'ai pensé qu'il ressemblait au monstre d'*Alien* (...) Je suis pour le lien social, il a dit. J'ai dit Ah. Et l'homosexualité, ça n'est pas bon pour le lien social ? Il a dit Non. Donc tu es contre l'homosexualité ? Il n'a pas voulu répondre. J'ai dit Entre moi qui suis homosexuel et le lien social, tu choisis quoi ? Il n'a pas voulu répondre. »⁵

Une nouvelle forme de paternité pour Dustan ?

La condamnation implicite du Père laisse son empreinte chez le fils qui, dans un premier temps ne se révolte pas. Il faudra qu'un véritable couperet s'abatte sur lui, la condamnation à mort signifiée par le SIDA, pour que l'ex-énarque face son *coming-out*, « déshérite » (selon ses termes) le père et devienne, à son tour, père d'une jeunesse paumée. Se réinventant en Miss Psyggy, double référence à la culture populaire –le personnage de Peggy La Cochonne dans l'émission d'animation *The Muppet Show*- et à ses origines comme fils de psychanalyste- Dustan aime porter une perruque jaune pour signifier que même s'il n'est pas considéré comme un géniteur, il possède un pouvoir de création, capable d'engendrer la vie : « J'avais décidé de faire la photo en perruque, ma perruque jaune préférée (jaune, c'est

³ Dustan, Guillaume, *Plus fort que moi*. Paris : P.O.L., 1998, page 6.

⁴ Dustan, Guillaume. *Plus fort que moi*. Paris : P.O.L., 1998, page 5.

⁵ Dustan, Guillaume. *Nicolas Pagès*. Editions J'ai lu : 2001, page 437.

la couleur du soleil, du créateur), pour que ce message soit clair. »⁶ Dès lors, les écrits de Dustan visent à transmettre à ses lecteurs potentiels une forme de fierté, celle d'être gay avec tout ce que cela implique sur le plan sexuel et social.

D'une sexualité honteuse à une sexualité assumée.

Stigmatisation et masochisme.

Lorsque Dustan se remémore son apprentissage d'une sexualité qu'il qualifie volontiers d'hors-norme, il recourt à des registres lexicaux qui traduisent la peur, le dégoût et la honte. Dustan reconnaît s'être lancé dans des relations sexuelles mettant sa vie en péril par masochisme, pour se punir d'être homosexuel: « C'est à vingt-trois ans que j'ai compris que j'étais foutu. Je n'allais pas pouvoir me marier. Etre normal. J'ai commencé à me faire sauter, me faire punir, me faire tuer. A vingt-cinq ans, j'étais séropositif. C'était bon. J'étais mort. »⁷

La mise au ban familiale ouvre des abîmes entre le passé de Dustan –objet d'admiration tout au long de son enfance et de son adolescence- et son présent de marginal et bête curieuse : « Que même les soi-disant intellos de gauche me disent que j'aimais le Même et que ce n'était pas aussi bien que d'aimer l'Autre. Que mon père me regarde comme si j'étais un monstre. Comme c'était bizarre ! De l'enfant modèle (bien élevé, premier de la classe), de l'adolescent idéal (bien élevé, premier de la classe), que j'avais été, je devais devenir un marginal, un malade qu'une bonne psy aurait certainement pu guérir, un élément non-fiable à un poste d'autorité, au mieux une curiosité, une erreur de la nature. »⁸

Travestissements et exhibitionnisme.

Dustan connaît plusieurs travestissements qui lui permettent de camoufler sa sexualité ou au contraire de la revendiquer. Dustan décrit avec précision le jeu de regards qui s'était refermé sur lui comme un piège, la crainte qu'une personne homophobe ne lise du désir pour d'autres hommes dans ses yeux. Dans *Nicolas Pagès*, il demandait : « Où est-ce que je peux libérer mon regard de la censure constante que je lui inflige, partout, dans la rue, dans le bus, chez le boulanger (...), au boulot. Il est dangereux de manifester son désir à l'homme normal (...) 'Tu veux ma photo ?', m'avait lancé le mec genre loubard que je matais dans le métro, il y a quinze ans peut-être. Humiliation. Peur. Personne ne va me défendre s'il m'attaque. »⁹ Pour échapper à la haine et à l'humiliation, Dustan va donc adopter le code de l'homme hétérosexuel, issu du milieu aisé auquel il appartient. Un point important dans la dialectique de Dustan est l'insistance avec laquelle il associe un pouvoir dit « bourgeois », qui s'incarne dans la pratique de certaines professions placées sous le signe de la Loi –médecin, juge-, à une démonstration de masculinité hétérosexuelle.

Chez Dustan, le travestissement n'est pas suffisant pour apaiser l'âme. Bien au contraire, il entraîne une dépersonnalisation destructrice à laquelle s'ajoute bientôt la peur de disparaître physiquement, après la contamination par le SIDA. L'entreprise de dissimulation fait alors place à une action littéraire exhibitionniste avec la révélation des deux maux ultimes : « Si j'ai pu écrire mon premier livre, c'est parce que je pensais que j'allais mourir. Dans un testament, on est libre. On déshérite. J'ai déshérité mon père et tous les flics. J'ai dit que je me droguais et que je me faisais mettre. Les deux grands trucs politiquement incorrects. Les deux trucs qui donnent une mauvaise image de l'homosexualité. »¹⁰

⁶ Dustan, Guillaume. *Nicolas Pagès*. Editions J'ai lu : 2001, page 437.

⁷ Ibid, page 452.

⁸ Dustan, Guillaume. *Nicolas Pagès*. Editions J'ai lu : 2001, page 392.

⁹ Ibid, pages 372-373.

¹⁰ Ibid, page 394.

Une actualité littéraire qui sert un combat politique.

Réhabiliter et demander justice.

Des textes qui réparent.

Derrière le style et les thèmes qui se veulent provocateurs, l'auteur poursuit un but : la réhabilitation de ces semblables, des hommes qu'il a aimés, sodomisés, côtoyés. Décrire crument, presque cliniquement des relations sexuelles entre hommes est une manière de les normaliser. Dustan met ainsi un point d'honneur à se démarquer de certains prédécesseurs en littérature gay: Genet en particulier, mais aussi Proust ou Hervé Guibert, l'auteur du roman *Les chiens*, parce qu'il considère que leurs écrits restent encore trop teintés par une culpabilité sous-jacente. A propos de la sodomie, il écrit ainsi : « Je voulais dire la vérité. Montrer que celui qui faisait ça était quand même un être humain. Pas un chien. Maintenant que j'y pense, quel titre atroce : *Les chiens*. »¹¹

On a beaucoup reproché à Guillaume Dustan, y compris dans la communauté homosexuelle, de ne fonder son discours politique que sur l'acceptation de la sexualité homosexuelle. Les déclarations de Dustan sur la sodomie sans condom ont contribué à oblitérer la dimension réparatrice de son action. Dustan reste un homme de loi et qualifie son écriture de « justicielle. » Dans un entretien accordé à *Technicart* en 1999, Dustan évoquait le pouvoir de la littérature de rendre justice à la communauté homosexuelle : « Mon écriture avait pour justification de me faire du bien — la continuation de la psychanalyse — et de montrer que mes amis étaient beaux. A l'époque, en 1993, ils n'avaient pas trop la cote. Ils étaient pédés SM, drogués, séropo. Ça me détruisait que ces gens ne soient pas vus comme je les voyais : comme des anges. Avec le deuxième livre, je me suis mis à comprendre ce qu'il pouvait y avoir de vital dans la culture gay, dans laquelle j'étais immergé mais qui n'avait pas de valeur à mes yeux. De la même manière que je n'avais pas de valeur à mes propres yeux parce que (...) je voyais ça comme une sous-vie. Et puis je me suis rendu compte que c'était plutôt une 'sur-vie' Il y a eu un renversement des valeurs. »¹²

Mariage, adoption et enfantement pour tous-tes.

Pour Dustan, la famille est le premier lieu où doit pouvoir s'exercer la citoyenneté homosexuelle. Le mariage entre personnes du même sexe tout comme l'adoption représentent de nouveaux droits à conquérir. Le mariage pour tous, évidence pour une majorité de Français aujourd'hui, était quasiment impensable en 1999 comme le prouve son face-à-face avec Marc Edouard Nabe dans *Rive droite rive gauche*, émission diffusée sur la chaîne *Paris Première*. Le présentateur Thierry Ardisson, pourtant proche de Dustan, affichait d'ailleurs un air dubitatif face à la possibilité de voir advenir la légalisation du mariage homosexuel. Comme souvent dans ses écrits, Dustan légitime l'accession à un droit en soulignant l'hypocrisie et l'absence de moralité des institutions et des lieux où s'exerce traditionnellement ce droit. Ainsi, pour défendre le mariage homosexuel, il compare l'amour qui règne dans le couple qu'il forme avec son compagnon Marcello, par ailleurs père adoptif d'un petit garçon élevé avec son ex, à la souffrance générée par les abandons successifs de son père, marié à trois reprises : « C'est quoi la famille quand un mariage sur trois éclate ? Moi et mon mari, le fils adoptif de son mec, son neveu et sa nièce, nos ex, ma sœur, nos mères, deux ou trois amis très proches, est-ce que nous ne sommes pas une famille ? »¹³

On remarquera que Dustan a intégré plusieurs extraits du journal intime de sa grand-mère, rédigé en maison de retraite, dans son roman *Nicolas Pagès*, une manière de montrer qu'au-delà de la communauté homosexuelle, son entreprise réparatrice vise à donner la voix à d'autres sans-voix assujettis. C'est une forme d'identification avec d'autres minorités opprimées (Noirs, Femmes, patients psychiatriques...) qui fait prendre conscience à Dustan de son droit à la différence : « Ce que mérite un homme qui n'est pas un homme, c'est de disparaître. Un homme qui n'est

¹¹ Ibid, page 394.

¹² Patrick Williams, 1 septembre 1999, *TechniKart* n°35, « Penser ses plaies. »

¹³ *Nicolas Pagès*, op.cit., page 390.

pas un homme s'annule. C'est aussi simple que ça. C'est logique (...) Un bon indien est un indien mort. C'est un vieux truc qui marche encore très fort : les noirs ne sont pas des hommes, les juifs ne sont pas des hommes... »¹⁴

Les métamorphoses du corps queer.

La littérature est un moyen de transmettre les doléances des individus brimés mais le combat pour les droits doit s'appuyer sur les promesses représentées par la technique médicale. Ainsi, Dustan est l'un des premiers auteurs français à évoquer, à sa façon, outrancière, la procréation médicalement assistée : « *On va vouloir faire des bébés avec deux spermatozoïdes et pas d'ovule et ça sera interdit. On veut élever des enfants dans notre couple monosexuel et c'est interdit.* » Chez Dustan, le recours à des techniques médicales telles que la chirurgie ou les manipulations génétiques est mis en parallèle avec la métamorphose du corps que permettent certaines pratiques mutilatrices associées à une sexualité gay SM. L'auteur aspire à faire de son corps une machine fonctionnelle, capable de générer un maximum de plaisir, grâce à l'agrégation d'appendices ou d'excroissances en tout genre comme le montre cet extrait de son roman *Dans ma chambre* : « Certains éléments servent plus que d'autres. Je les aime tous. Ils sont comme des parties de moi qui viennent se poser là où je l'ai décidé et y maintiennent mon emprise. Mais c'est aussi leur office de servir le corps. Cagoule collier bâillon pinces à seins menottes godes cockring étouffe-queue parachute menottes. Tout est mobilisé. Prêt à maximiser. »¹⁵

Dustan : l'anti-queer ?

Abolir les frontières pour une jouissance sans limites.

A une époque où le milieu gay est partagé quant aux bénéfiques potentiels de la communautarisation, le discours de Dustan se radicalise tout en faisant un pas de côté. Ses écrits continuent de fustiger les représentants de ce qu'il appelle la « nouvelle droite gay » qui, en dénonçant le *barebacking*, contribuent à renforcer l'idée selon laquelle « il ne peut pas y avoir de culture gay (et a fortiori de fierté gay) parce que gay ça veut dire homosexuel, donc sexuel, et que le sexe ne saurait fonder une culture. »¹⁶ Mais, en même temps, l'auteur mobilise Lévinas, Lacan et Isabelle Preciado, auteur trans, pour promouvoir l'avènement d'une société du « Neutre gentil. » Selon Hector Kollias, auteur d'un article intitulé « Guillaume Dustan, master of the drive », paru dans la revue *Journal of Romance Studies*, Volume 8, numéro 2, été 2008: 113–130, l'écriture de Dustan transcende toute tentative de l'encapsuler dans un genre précis (gay, lesbien, hétéro, trans) dans la mesure où elle n'obéit qu'à une seule règle : l'accomplissement de la pulsion, la recherche de la jouissance. Dustan, *maître du drive*, est avant tout un hédoniste qui se définit comme « théoriquement bisexuel mais statistiquement homosexuel. »¹⁷ La rencontre sexuelle est celle qui permet d'abolir les frontières faisant voler en éclat les identités socialement constituées mais aussi le réel. Et Dustan de se comparer aux supers héros des *Quatre Fantastiques* : « Le réel ne présentait aucune résistance. J'étais la Torche. J'étais la Chose. J'étais Fantastique. »¹⁸

Dès lors, si le genre selon Guillaume Dustan suppose avant tout un état de jouissance sans limites, l'exposition de sa sexualité via l'exhibition du corps est le moyen radical de légitimer une identité qui se définit avant tout par la satisfaction de ses désirs sexuels. Pour autant, le discours *queer* de Dustan connaît ses limites et même s'il cite Beatriz Preciado (« Beatriz Preciado elle est pour les prothèses amovibles. L'idée c'est bien parce que ça veut dire que t'es pas dans des trucs irréversibles. Tu te fais poser un clitoris, je sais pas là, sur la poitrine et quand tu en as marre tu l'enlèves.

¹⁴ Ibid, page 393.

¹⁵ Ibid, page 390.

¹⁶ Ibid, page 240.

¹⁷ Ibid, page 371.

¹⁸ Dustan, Guillaume. *Plus fort que moi*. Paris: P.O.L : 1998, page 37.

Moi je suis pour la réversibilité. »)¹⁹, l'auteur reconnaît lui-même que la déconstruction des identités via le discours sur le genre lui pose problème : « Je préférais 'pédé.' Gay, ça faisait trop clean, trop amerloque. Pas assez hard. Enfin, quand *queer* est arrivé, j'ai quand même commencé à faire la gueule. Dix ans pour construire une identité et il fallait tout changer. »²⁰

Le retour à la psychanalyse via la réfutation de la Loi du Père.

Dustan n'épouse pas la perspective foucauldienne selon laquelle parler de sexe constituerait in fine un moyen de surveillance de corps et encapsulerait, à travers le processus scripturaire de l'aveu littéraire, l'individu dans une identité. Pour Dustan, parler de sexe est une première étape vers une libération individuelle puis collective. C'est parce que l'expérience du rejet familial a influencé sa sexualité future –homosexuelle certes mais surtout masochiste et vouée à l'autodestruction- que son Moi s'est construit à partir de ses pratiques sexuelles dont il ne peut plus faire l'économie dans ses textes.

La réfutation de la Loi du Père est ce qui permet d'un point de vue biographique et psychanalytique de mieux comprendre le programme militant et littéraire de Dustan. A l'instar d'une Monique Wittig qui dénonce « le système politique de l'hétérosexualité » qui repose sur une confiscation du langage par les dominants afin de naturaliser le réel social des sexes, Guillaume Dustan manipule, triture, confisque à son tour les mots, les catégories, les instances énonciatives pour redonner voix à un sujet qui se manifeste en premier lieu par son opposition à un ensemble de règles patriarcales. A l'origine, *LXIR*, l'essai où Dustan parachève sa réflexion sur son programme politique (il était candidat aux municipales dans le 4^e arrondissement), s'appelait « J'accuse la loi. » Et, dans une interview accordée à *Technicart*, l'auteur affirmait : « Je veux détruire leur sale ordre. Quand j'étais jeune, je pensais qu'il n'y avait pas de problème. Que c'était moi qui avais un problème. Maintenant, je pense que c'est profondément lié à l'organisation sociale et au discours dominant, qui est un mensonge. Aujourd'hui, notre sensibilité est réprimée. Les gens n'écoutent pas leur corps et leur esprit, ils écoutent la voix du Maître, du Père. C'est de ça qu'il faut sortir. »²¹

Dès lors que Dustan remet en cause l'héritage intellectuel paternel, il doit faire des propositions politiques à même d'être comprises par le public jeune et non-élitiste auquel il s'adresse. C'est pour cela qu'il rompt avec toute construction théorique sur le genre dans ses derniers écrits et convoque une multitude de références culturelles populaires pour imaginer un gouvernement avec des réalisateurs de cinéma à la tête de ministères (Tim Burton à l'enfance, David Fincher, ministre des plaisirs).²² Il se présente aussi aux élections municipales du 4^e arrondissement en 2001²³ et envisage la promotion d'actions éducatives auprès des plus jeunes pour les sensibiliser à la diversité d'orientations sexuelles en inscrivant notamment ces questions dans les programmes de l'Education Nationale et les manuels scolaires : « Un jeu vidéo pourra être éventuellement développé autour des thèmes traités avec par exemple deviens homo, gay, queer etc... Construis ton propre centre culturel gai, lesbien, bi, transgenre, hétéro etc... »²⁴ Il rejoint en cela le discours produit par la chercheuse Eve Kosofsky Sedgwick qui dénonçait la prolifération d'institutions toutes entières vouées à empêcher les individus, dès leur plus tendre enfance, à devenir autre chose qu'un homme et une femme hétérosexuels.²⁵

¹⁹ Dustan, Guillaume. *LXIR*. Balland : 2002, pages 88-89.

²⁰ Editorial de e.m@ale, n°66, décembre 1999.

²¹ Patrick Williams, 1 septembre 1999, *TechniKart* n°35, « Penser ses plaies. »

²² Dustan, Guillaume. *Génie Divin. J'ai Lu* : 2002, pages 96-97.

²³ Séverine Pierron, «Cartographie : bazar à l'hôtel de ville.», *Technikart*, 1er février 2001.

²⁴ *Génie Divin, J'ai Lu* : 2002, pages 105.

²⁵ Sedgwick, Eve Kosofsky. *Tendancies*. Durham: Duke UP, 1993, page 161.

Du militant à l'auteur maudit.

Lorsque Dustan meurt en 2005 des suites du SIDA, il a depuis longtemps été remis au placard des imposteurs. Brouillé avec une grande partie du milieu gay parisien, ses dernières apparitions à la télévision ont enterré sa légitimité de penseur et militant politique. La chute de Guillaume Dustan n'est pas uniquement due à la controverse sur le *bareback* ou ses propos de plus en plus agressifs et hallucinés. C'est la tension croissante entre les moyens choisis pour énoncer son programme (l'autopromotion via sa propre collection éditoriale chez Balland, les passages TV chez Ardisson, les références culturelles populaires) et sa volonté d'être reconnu comme intellectuel sans être identifié à une certaine élite qui finissent par brouiller son message et nuire à sa crédibilité. Dustan pratique ainsi un mélange des genres pour le moins déconcertant. Alors qu'il participe à un colloque universitaire en Espagne sur le genre, il cite Madonna comme sauveuse de l'humanité et qualifie *Austin Powers 1 et 2*, deux films de potaches, de politiques : "You have been reminded of that recently by a very important political movie, actually two movies: Austin Powers 1 and 2. I'm sure you know those movies (...) I think that everybody will agree that Madonna is the major political man of the late 1980 and early 1990's and that she saved the western world."²⁶

Quant à la réception de Dustan par les milieux dits populaires qu'il prétendait éduquer et libérer, elle est également compromise par l'insistance de l'auteur, manifeste à partir de *LXIR*, à donner une assise médicale à son discours militant via les références à la psychanalyse («Lacan, il a compris l'inconscient»²⁷) tout en réfutant ce même héritage dans un style proche du SMS : « Sur les psys ce Queue [orthographe choisie par Dustan et publiée dans le texte] je voulais épingler c'est ler [sic] manière de dire Queue l'ordre symbolique c'est bien en soi. »²⁸ L'auteur se coupe aussi d'une partie de son lectorat en multipliant le *name-dropping* de célébrités du milieu gay parisien, enfermant son texte dans une communautarisation qui s'accommode mal avec son projet universaliste et humaniste. Les derniers essais de Miss Psyggy sont des collages de citations, des reproductions d'articles, des chapitres écrits façon SMS avec des messages cachés ; le public les boude et des critiques les jugent illisibles.

On aurait tort de penser que ces textes reflétaient alors une santé mentale que les médias et le milieu gay disaient vacillante. Dustan avait anticipée sa disgrâce dans *Génie Divin*, paru en 2001 ; mieux, il l'avait peut-être même volontairement mise en œuvre. Dustan écrivait ainsi : « Pour exister dans un système de médias, qui est un système totalisant, il faut être une totalisation. [...] Les médias, ils veulent en montrer le plus possible et le plus possible. Alors c'est à nous de retourner vers la globalité, vers le plus possible de ce que peut être quelqu'un en totalité : beau et fort et intelligent et drôle et dansant : l'être humain [...] complet. »²⁹

C'est en se servant de la littérature biographique et des médias comme moyen de brouiller les catégorisations sociales, professionnelles et sexuelles que Guillaume Dustan a embrassé une forme d'idéal *queer*. Mais, s'aliénant une partie de sa communauté d'origine avec les controverses sur le SIDA et se coupant des instances de légitimation à même de porter une véritable appréciation sur la valeur intellectuelle de son discours à propos du genre, l'auteur s'est privé de l'élan constructiviste qui animait ses premières œuvres. Avec l'exil à Douai, la mort qui plane et la reprise de ses fonctions de magistrat, la dernière figure qui s'impose pour qualifier la construction du genre dustanienne est celle du Père. Dès lors, les revendications vitalistes font place aux règlements de compte en mode élégiaque, façon victime expiatoire. Dustan prétendait se délivrer des regards normatifs, toute son œuvre montre qu'après avoir été laminé par le regard médiatique, il est resté prisonnier de l'enfance et de la Loi du Père.

²⁶ *Génie Divin*, J'ai lu : 2002, pages 41-43.

²⁷ Dustan, Guillaume. *LXIR*. Op.cit., pages 86.

²⁸ Ibid, page 109.

²⁹ *Génie Divin*, pages 282-283.

Bibliographie :

Dustan, Guillaume. *Oeuvres. 01*. Annoté et préfacé par Thomas Clerc (MCF Paris Nanterre). Paris : P.O.L, 2013. Réédition des œuvres parues pour la première fois chez P.O.L. (*Dans ma chambre*, 1996, *Je sors ce soir*, 1997, *Plus fort que moi*, 1998).

Dustan, Guillaume. *Nicolas Pages*, Balland, coll. « Le Rayon », 1999.

Dustan, Guillaume. *Nicolas Pagès. J'ai lu* : 2001.

Dustan, Guillaume. *Génie divin*. Livre de Poche : 2002.

Dustan, Guillaume. *LXIR*. Balland : 2002.

Dustan, Guillaume, « Un désir bien naturel. » In Pierre Salducci (dir.), *Écrire gai*, Montréal, Stanké, 1998.

Haderbache, Ahmed. « Sexe, drogue, séropositivité : un leitmotiv de la fête chez Guillaume Dustan. » In Real, E.; Jiménez, D.; Pujante, D.; y Cortijo, A. (eds.), *Écrire, traduire et représenter la fête*, Universitat de València, 2001, pp. 565-573.

Kollias, Hector. "Guillaume Dustan, master of the drive." *Journal of Romance Studies*, Volume 8, n° 2, summer 2008: 113–130.

Mangerel, Philippe. « Guillaume Dustan et l'engagement sexuel. » *Actes du colloque Engagement : imaginaires et pratiques*.

Michard, Claire. « Assaut du discours straight et universalisation du point de vue minoritaire dans les essais de Monique Wittig », *Genre, sexualité & société* [Online], 1 | Printemps 2009.

Sedgwick, Eve Kosofsky. *Tendencias*. Durham: Duke UP, 1993.

Vrydaghs, David. « Personne n'a dit que Guillaume Dustan était un intellectuel, ou les raisons d'un échec », dans Y. Hamel et M. Bouchard (dir.), « Portrait de l'homme de lettres en héros », *@nalyse*, hiver 2006.

Witting, Monique. *La pensée straight*. Balland : 2001.